

Après trois jours d'un voyage éprouvant en train, installés en troisième classe sur des banquettes de bois, Sylvie, son frère et ses parents atteignent la France, Paris, la liberté. Il est cinq heures du matin et les Vartan débarquent Gare de Lyon, fatigués, perdus, mais contents. *« C'était au moment de Noël, comme dans les belles histoires pour enfants. Mes parents étaient très heureux même s'ils étaient dépossédés de tout, aussi bien de leur famille que de leurs biens matériels. Mais ils se sont battus pour reconstruire une vie meilleure. Ils ont eu beaucoup de courage. »*⁽¹⁾

En cette période de fêtes, Paris brille de mille éclats. Dès la descente du train, Sylvie admire les magnifiques sapins illuminés et la profusion de nourriture et d'objets dans les vitrines des grands magasins. Son frère et ses parents restent sans voix devant autant de victuailles étalées sous leurs yeux. *« Le changement de vie fut radical dès notre arrivée à Paris. En Bulgarie, on manquait de tout. Il fallait faire la queue pendant des heures pour acheter le peu de nourriture, souvent de mauvaise qualité, en vente dans les magasins. Les Bulgares souffraient cruellement de la faim. Je ne vous parle même pas des jouets ou des objets de confort pour la maison. Il n'y avait rien. Seule une poignée de privilégiés, proches des communistes, vivait convenablement. En France, j'ai été très surprise de voir les marchés et boutiques remplies de victuailles. C'était formidable. Mais mes parents avaient de petits moyens et nous mangions surtout des sachets de soupe ou des pâtes. »*⁽²⁾

Très éprouvés par leur long périple depuis leur pays natal, Sylvie et sa famille suivent les conseils d'un ami de Sofia et s'installent dans un hôtel deux étoiles dans le

quartier des Halles, Le Lion d'Argent, situé rue Léopold-Bellan. Les Vartan séjourneront quelques semaines dans cet établissement, avant de déménager dans un hôtel plus modeste et surtout moins coûteux : l'Hôtel d'Angleterre, au 56 de la rue Montmartre. Un hôtel sans confort dans lequel ils occuperont la chambre numéro 14, au deuxième étage, jusqu'en... 1956. La chambre est sombre ; elle donne sur une cour intérieure. Malgré les efforts d'Illona pour rendre le lieu plus convivial, l'eau de javel ne parvient pas à débarrasser la famille des souris qui terrorisaient tant la maman de Sylvie.

Dans les années 50, la France se remet tout juste des horreurs de la guerre et il n'existe pas, comme aujourd'hui, de services sociaux permettant d'accueillir et d'aider les immigrés sur le sol de France. A l'époque, chacun se débrouillait comme il le pouvait. Bien vite, les Vartan rencontrent des difficultés financières et, après quelques semaines de chômage, Georges Vartan trouve un emploi de manutentionnaire de nuit, et de comptable le jour, dans une entreprise de triperie en gros des Halles. Désormais, il se lève toutes les nuits à deux heures et demie pour rejoindre son poste.

Dans la matinée, il revient quelques heures dans la petite chambre de l'Hôtel d'Angleterre pour se reposer, puis repart pour une deuxième journée de travail. Il faut survivre et chaque jour, il exécute ce travail pénible, dans le froid et les courants d'air. Pour s'en sortir, Georges Vartan fait des heures supplémentaires. Un rythme de vie éreintant qui usera prématurément le corps de cet homme qui rêvait d'être artiste.



© Jean-Louis Rancurel

Première séance photo au Studio André Nisak (1961)



© Jean-Louis Rancurel

Naissance de David (1966)